

un simple coup d'œil suffit. Harry s'approcha, au grand étonnement d'Amy, les bras étendus, et laissa échapper ce cri joyeux :

— Mon père ! est-il possible ?

Le nouvel arrivé, en effet, n'était autre que le juge Clayton.

Les deux amis et leurs enfants passèrent la soirée ensemble.

Quand Amy fit les honneurs de la petite table à thé avec sa grâce toute féminine ; quand elle chanta, en s'accompagnant, avec cette naïve douceur qui lui était propre, le juge lui lança des regards empreints de tant d'attention, et de tant d'intérêt, que l'avocat comprit que sa cause était en bonne voie. Alors pendant que les vieux gentlemen se livraient tout entiers à leurs souvenirs de collège, les jeunes gens, assis sous le petit porche, au clair des étoiles, parlaient moins et plus bas que de coutume. Le secret longtemps caché de Harry, se lisait dans ses yeux, et Amy n'osait lever les siens vers lui, par la conviction qu'elle venait d'acquiescer que ses sentiments et ceux du jeune homme étaient réciproques.

Enfin, le vieux Clayton se leva pour partir, et Harry lui offrit son bras. Le juge l'accepta, et lorsque tous deux furent dehors, il dit à son fils :

— Je puis fort bien m'en aller sans vous : retournez et déclarez-vous avant que je ne vous revoie. Amy est une jeune personne qui m'est chère : elle a toutes les qualités que je voudrais trouver dans une fille. Le voyage que j'ai fait n'a été que pour m'éclairer sur votre choix. Tenez, j'aperçois sa main blanche qui s'apprête à fermer la porte. Donnez quelque prétexte pour votre retour près d'elle.

— Et si elle refuse de m'entendre ? dit Harry.

— N'ayez pas cette crainte, je vous ai observés tous deux.

Harry rentra chez M. Malcolm, et l'on ne doute pas que le résultat de sa confiance à la jeune fille fut la réalisation de tous ses vœux.

V.

La noce eut lieu l'automne suivant. Le juge Clayton insista pour que les nouveaux mariés lui fissent leur visite. Il les reçut dans un hôtel splendide où il avait tout préparé pour eux. Le lendemain de leur arrivée il remit à son fils un portefeuille dont le contenu, lui dit-il, avait été sauvé par lui pour cette circonstance. Harry remercia son père avec des expressions proportionnées à la grandeur du sacrifice qu'il croyait que ce dernier s'était imposé, et ajouta que, comme M. Malcolm lui avait offert un logement chez lui, il désirait employer une partie de ce présent à embellir son habitation champêtre.

— Arrêtez, fit le juge voyant son fils se hâter de sortir ; avant de courir faire vos achats, je désire que vous examiniez ce papier.

Et il déploya aussitôt un titre en bonne forme, signé : Henry Clayton, assurant à Harry Clayton la possession du domaine de Heaston, moins la réserve de l'alcôve de la bibliothèque.

A cette vue, le jeune homme, saisi de surprise, laissa tomber le papier en murmurant :

— Je ne puis comprendre tout ceci, mon père !

Je vais, dit le vieux gentleman, vous expliquer ce mystère. L'annonce de ma ruine était une fausse nouvelle. Je vous ai trompé pour vous forcer à devenir un homme. Vous marchiez si rapidement à votre perte, que j'ai senti que, si je ne vous séparais pas entièrement de vos frivoles compagnons, vous seriez bientôt une charge pour vous-même et un sujet de reproche pour moi. Vous me comprenez maintenant ?

— Oui, mon père, et je vous remercie. Mais ce papier..

— Lorsque je vous ai revu, j'ai été si satisfait du résultat de mon expérience, que j'ai acheté le domaine qui faisait l'admiration de vous et de miss Amy. Je vous l'offre à tous deux comme une marque de mon affection.

— Mon cher père ! dit Harry.

— J'avais d'abord l'intention, poursuivit le vieillard, de vous imposer, comme condition de propriété, de suivre une profession nécessaire ; mais j'ai assez de confiance en vous pour croire que vous continuerez la carrière dans laquelle vous êtes si honorablement entré !

— Je suis convaincu, mon père, que je ne démeriterai pas de votre bonne opinion, et que j'achèverai par principe ce que j'ai commencé par nécessité. Mais M. Malcolm connaît-il votre plan ?

— Certainement. Je lui avais tout avoué avant de vous placer sous sa direction.

— Et Amy ?

— Pas un mot ne lui fut dit : son père est trop loyal pour avoir pu trahir un secret qui ne dût être confié qu'à lui seul.

— Alors il faut que j'aie fait part de tout ceci à ma compagne.

— Allez, et sachez gré au docteur L... de m'avoir conseillé la mesure que j'ai adoptée ; car dans mon aveuglement pour vous, je ne puis douter, que, sans ses avis, je n'eusse persévéré plus longtemps dans mon impardonnable indulgence.

— Ce brave docteur ! dit le jeune homme, je me souviens de lui. Je le fatiguais de mes plaintes et il insistait ardemment sur la nécessité d'un changement de scène. Je veux le remercier, ajouta-t-il en souriant, et lui assurer que de toutes les cures qu'il a pu faire dans sa vie, celle de Harry Clayton n'est pas la moins importante.

ARTHUR FLEURY.

